dû au mouvement réel de rotation de celle-ci. ‖ *Cercle diurne*, Cercle parallèle à l'équateur qu'un astre semble parcourir en un jour, par l'effet du mouvement de rotation de la terre.

— Pathol. *Fièvre diurne*, Fièvre qui se fait sentir pendant le jour.

— Antiq. rom. *Actes diurnes*, Ecrits qui se publiaient sous les empereurs romains et qui donnaient, jour par jour, la relation des événements et de tous les actes politiques. ‖ On dit aussi ACTES DIURNAUX. V. DIURNAL.

— Zool. Se dit des animaux qui ne vivent pas au delà de vingt-quatre heures, tels que les *éphémères*, on qui ne volent ou ne se montrent que pendant le jour.

— Bot. Se dit des fleurs qui ne s'épanouissent que lorsque le soleil est sur l'horizon.

— **Antonyme.** Nocturne.

— **Encycl.** Astron. *Mouvement diurne.* Le plus imposant des phénomènes célestes, si l'on n'y était pas habitué, le plus simple, le plus facile à observer, et, à cause de cela, le premier connu, est le mouvement *diurne*, c'est-à-dire celui que paraissent avoir simultanément tous les astres.

Lorsqu'on regarde le ciel par une nuit bien claire, on ne tarde pas à s'apercevoir que les étoiles se déplacent très-sensiblement, en suivant une route à peu près parallèle à celle que le soleil a parcourue pendant le jour. A chaque instant on en voit de nouvelles qui sortent du côté d'où le soleil s'est levé, de l'orient, et qui, comme lui, s'éloignent de l'horizon, montent dans la concavité de la voûte bleue, et marchent vers les régions voisines du point où il a disparu, vers l'occident. La elles disparaissent aussi, cédant la place à de nouvelles arrivées, toujours en quantité innombrable, suivies elles-mêmes d'une multitude d'autres qui sortent toujours, tant que la nuit dure, des mystérieuses et inépuisables sources de l'orient.

Dans ce mouvement, presque tous les astres conservent invariablement entre eux les mêmes configurations, les mêmes positions relatives. Ces astres sont les étoiles fixes proprement dites, parce qu'il semble qu'elles sont fixées à la voûte du ciel, et qu'elles sont entraînées toutes ensemble par un mouvement uniforme de cette voûte. Quelques astres cependant (les planètes), mais en très-petit nombre, ont une marche indépendante, et semblent se promener à travers les étoiles fixes, mais sans toutefois sortir d'une certaine zone facile à déterminer.

Si, cessant de considérer l'ensemble, on s'attache à suivre successivement toutes les étoiles, on ne tarde pas à reconnaître que celles qui se lèvent le soir sont les mêmes que l'on a vues se coucher le matin, environ douze heures auparavant, en sorte que chacune reste à peu près douze heures au-dessus de l'horizon, et douze heures au-dessous, où alors elle est invisible; que chaque étoile décrit son cercle, mais que les cercles décrits sont très-inégaux et très-différemment visibles, suivant le lieu qu'occupe l'observateur. Vers le pôle quelques étoiles ne font que paraître et disparaître. A mesure que la route des étoiles se rapproche de celle du soleil, l'arc visible qu'elles décrivent devient plus grand. Celles qui se lèvent précisément à l'est paraissent décrire un demi-cercle, et la durée de leur apparition est précisément égale à la moitié de la durée totale du mouvement *diurne*. En approchant du nord, on voit des étoiles dont le cours embrasse, au-dessus de l'horizon, un arc plus grand que le demi-cercle, et, en même temps, les rayons de ces arcs vont en diminuant. Enfin, vers le nord, certaines étoiles décrivent leurs cercles sans passer un seul instant au-dessous de l'horizon. Ces cercles deviennent de plus en plus petits, jusqu'à ce qu'on arrive à une étoile remarquable que, dans un premier aperçu, on peut regarder comme immobile : c'est l'étoile polaire.

De ces apparences, qui constituent le mouvement *diurne*, on peut déjà conclure : 1° que, si nous n'apercevons pas d'étoiles dans le cours de la journée, c'est uniquement parce que leur éclat se trouve effacé par l'éclat dominant du soleil; 2° que la terre est isolée dans l'espace, où elle occupe le centre de l'immense voûte bleue apparente sur laquelle les étoiles décrivent leurs cercles. Mais il importe de déterminer avec plus de précision les différentes particularités du phénomène. Il faut vérifier avec exactitude la nature des courbes décrites par les étoiles; il faut définir le sens du mouvement et apprendre à fixer avec rigueur la position du pôle.

— *Sens du mouvement diurne.* Pour l'observateur qui, dans nos climats, se tient le visage tourné vers le midi, le mouvement *diurne* s'accomplit de l'est à l'ouest, ou, si l'on veut, de gauche à droite, dans le sens du mouvement des aiguilles d'une montre sur laquelle on regarderait l'heure; mais on sait (V. TERRE) que ce mouvement n'est qu'apparent, qu'en réalité les étoiles sont immobiles sur la voûte céleste, et que c'est la terre qui tourne sur elle-même, dans l'espace de vingt-quatre heures, en sens inverse du mouvement *diurne*, c'est-à-dire de droite à gauche, ou d'occident en orient. Or le sens du mouvement de rotation de la terre est en même temps le sens des mouvements de rotation et de translation de toutes les planètes qui circulent autour du soleil, et de tous les satellites qui circulent autour de leurs planètes respectives. Le sens de ce mouvement est appelé, dans le langage astronomique, *direct* : par conséquent, le sens opposé, qui est celui du mouvement *diurne*, est rétrograde.

— *Durée du mouvement diurne.* Si l'on tient une lunette rigoureusement braquée sur un même point du ciel pour y observer le passage des étoiles, on reconnaît qu'entre deux passages successifs d'une même étoile il s'écoule une durée constante, quelle que soit l'étoile choisie, durée qui constitue le jour sidéral. La longueur du jour sidéral est inférieure d'environ quatre minutes à celle du jour ordinaire. V. JOUR.

— *Lois du mouvement diurne.* Tant qu'il ne s'agit pas d'estimer la distance qui nous sépare des étoiles, distance qui change considérablement suivant les différents astres, et que nous n'avons à considérer que le mouvement de chacun et la direction suivant laquelle nous l'apercevons, il nous est permis de ramener, par la pensée, toutes les étoiles à une même distance du lieu de l'observation, en laissant chacune dans la direction suivant laquelle elle est visible. Par là, ces astres se trouvent tous ramenés et disséminés sur la surface d'une même sphère apparente, appelée sphère céleste, dont le centre est le point occupé par l'observateur.

Cela posé, pour suivre dans le ciel la marche d'une étoile, il faut à chaque instant déterminer, par rapport à quelques points fixes, la position du rayon visuel dirigé vers cette étoile. Soient (fig. 1) T le lieu de l'observation,

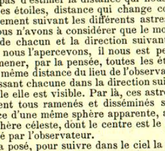

Fig. 1.

ou le centre de la sphère céleste, Z le zénith, et, par conséquent, TZ la verticale du lieu de l'observateur. Imaginons un plan vertical fixe EZO, dont la trace passe en un point E facile à reconnaître à l'horizon, et soit A l'astre que l'on veut suivre. Nous allons rapporter toutes les positions successives de l'astre A aux deux points fixes E et Z. Soit ZAH le vertical de l'astre A pour une position observée. La position de cet astre sera déterminée si l'on connaît sa hauteur AH, c'est-à-dire l'angle que forme le rayon visuel TA avec l'horizon, et son azimut, c'est-à-dire l'arc EH qui mesure l'angle que forme le vertical de l'astre avec le vertical fixe que nous avons adopté. Ces deux angles, ou coordonnées, se mesurent à l'aide du théodolite.

En répétant ce mode d'observation sur une même étoile, à différents instants *t*, *t'*, *t''*,..., on obtiendra une série d'azimuts *a*, *a'*, *a''*,..., et de hauteurs *h*, *h'*, *h''*,..., qui en détermineront complètement les positions successives. En reportant les mesures angulaires trouvées sur une sphère de carton, sur laquelle ont été préalablement tracés un cercle horizontal et le zénith correspondant, et en répétant pour d'autres étoiles les mêmes mesures et les mêmes constructions, on obtiendra sans difficulté les faits généraux suivants, connus sous le nom de *lois du mouvement diurne* :

1° Les courbes parcourues par les étoiles sur la sphère céleste, en vertu du mouvement *diurne*, sont des cercles parallèles entre eux, et dont tous les centres sont situés sur une même droite, qui est l'axe de rotation de la sphère. Ces cercles ont conséquemment tous le même pôle.

2° Chaque étoile décrit son cercle, ou parallèle, avec une vitesse uniforme, et toutes les étoiles mettent le même temps à parcourir leurs parallèles. C'est ce temps que nous avons appelé jour sidéral; en réalité, c'est la durée d'une rotation complète de la terre, la sphère céleste étant immobile.

— *Divers aspects du mouvement diurne aux différents lieux de la terre.* On pressent aisément que le mouvement *diurne* doit changer d'aspect avec la latitude du lieu d'où on l'observe.

1° De l'un des pôles terrestres P (fig. 2)

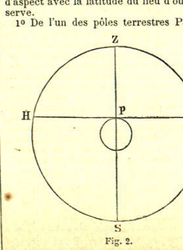

Fig. 2.

on voit confondus en un même point le pôle céleste et le zénith, et en une même ligne l'axe du monde et la verticale. On voit, par conséquent et constamment, toute une moitié de la sphère céleste, et on ne distingue jamais aucune des étoiles de l'autre moitié. Il n'y a donc, pour les étoiles visibles, ni lever ni coucher. Cet aspect est celui que présente la sphère parallèle.

2° D'un point A (fig. 3) situé entre le pôle

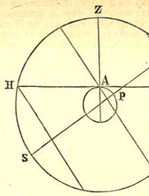

Fig. 3.

terrestre et l'équateur, on voit les choses se passer comme nous les avons décrites. Près du pôle visible, il y a des étoiles qui ne se couchent jamais; près de l'autre pôle, il y en a qui restent toujours invisibles; entre les deux, le temps de leur apparition varie suivant la latitude, en décroissant du pôle visible vers le pôle invisible. C'est le cas de la sphère oblique.

3° Enfin, pour les habitants de l'équateur, l'axe du monde est dirigé dans le plan de l'horizon, dont les limites semblent toucher aux pôles (fig. 4). Toutes les étoiles se lèvent

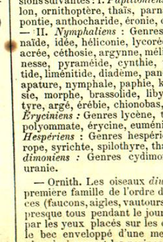

Fig. 4.

et se couchent, et chacune d'elles reste autant de temps au-dessous de l'horizon. C'est le cas de la sphère droite.

— Entom. Les lépidoptères *diurnes* forment la première famille de cet ordre d'insectes. Ils sont caractérisés par des antennes filiformes, dans les mâles comme dans les femelles; par des palpes labiales seules visibles, velues, droites, à dernier article extrêmement petit; par un abdomen assez court, cylindrique, terminé par un bouquet de poils dans les mâles et en pointe obtuse chez les femelles; par des ailes antérieures étroites, brièvement frangées, à angle apical arrondi chez les mâles; par des ailes postérieures oblongues, à franges plus larges. Les quatre ailes des femelles sont courtes, comme avortées, à extrémité inférieure aiguë. La trompe est nulle. Les chenilles ont une forme aplatie, avec une plaque écailleuse sur le premier segment. Les pattes de la troisième paire sont écailleuses, allongées en forme de palettes, garnies de poils clair-semés, implantés sur autant de points verruqueux à peine visibles. Ces chenilles vivent sur les arbres, surtout sur le tremble; elles se tiennent cachées entre deux feuilles, dans une position arquée, et s'y métamorphosent dans un double tissu de soie. Le type du genre est la *diurnée* du hêtre, qui a 0m,025 d'envergure. Ses ailes antérieures sont d'un gris clair nuancé de brun avec des points noirs et deux lignes transversales brunes. Les ailes postérieures sont d'un gris pâle. La chenille est très-petite; elle contient beaucoup les pattes en marchant, les remue vivement lorsqu'on l'inquiète et produit alors avec elles un petit bruit qui imite le roulement du tambour. Les *diurnées* sont communes en Europe. L'espèce que nous venons de décrire se rencontre assez fréquemment dans les environs de Paris.

DIVA adj. f. (di-va — mot ital. qui signifie *divine*). Nom dont on se sert quelquefois en parlant d'une cantatrice célèbre : *La* DIVA *Grisi. La* DIVA *Frezzolini. La* DIVA *Patti. La* DIVA *a déposé son auréole, la statue est descendue de son piédestal* (Th. Gaut). *Je retenais ma respiration, et je suis sûr que les fanatiques de la Malibran, qui auraient porté la* DIVA *en triomphe lorsqu'elle tombait épuisée dans la coulisse, en mettant les mains sur mon cœur, m'auraient reconnu pour un frère et le premier de leurs frères.* (F. Guillermet.)

— Par ext. Se dit de toute femme pour laquelle on a une grande admiration :

. . . La *diva*, celle qui m'a su plaire,
La noble dame à qui j'ai donné mon amour,
Hélas! m'avait ôté son appui tutélaire.
TH. GAUTIER.

— **Encycl.** Le mot italien *diva* signifie déesse ou divine, et est appliqué depuis longues années par les dilettanti fanatiques d'outremonts à la cantatrice en vogue, qui fait *furore*, *fanatismo*. Quand une virtuose a été une fois qualifiée de *diva*, tout est dit pour elle, en moins on en a qui concerne le public particulier qui l'a gratifiée de cette épithète. La *diva* se transforme en divinité; elle devient l'idole de la scène, la reine de la cité; c'est une sirène, une enchanteresse, une charmeresse, qui magnétise en quelque sorte son auditoire, qui ne saurait compter ses admirateurs, tant ceux-ci sont nombreux, qu'on applaudit et qu'on encense avec frénésie, qui est enfin l'objet d'un culte aveugle, passionné et sans égal. Ce culte se traduit, de la manière la plus large, par la recette, par des applaudissements enthousiastes, des acclamations frénétiques, des *bravi* tumultueux, des trépignements inouïs, des rappels sans fin, puis par des avalanches de bouquets, accompagnés de pièces de vers de toutes sortes, acrostiches, sonnets, madrigaux, etc. Et les admirateurs se montrent bien réservés et bien modestes lorsqu'à la sortie du théâtre ils négligent d'aller délier les chevaux de la *diva*, de se mettre en leur lieu et place, et de traîner l'incomparable jusqu'à l'hôtel assez fortuné pour abriter une existence aussi chère. Ce fait s'est produit plus d'une fois, et personne ne saurait nous taxer d'exagération.

En France, nous cherchons presque toujours à imiter un voisin quelconque en matière d'appréciation artistique, le mot *diva*, importé d'Italie, a fait fortune. Georges Kastner a consacré à la cantatrice en vogue recoit d'ordinaire le surnom, assez fade et assez prétentieux, de *diva*, emprunté au vocabulaire italien, que les gens qui se piquent de dilettantisme mettent à contribution, un peu à tort et à travers, quand ils sont aux Bouffes ou à l'Opéra. » Donc la *diva* existe chez nous; mais le mot s'applique souvent à des cabotines de bas étage, qui transforment en trottoir la scène du théâtre auquel elles appartiennent. Les *Variétés*, les *Folies-Dramatiques* ont chacun leur *diva*. Le café-concert lui-même compte les siennes. Thérésa n'est-elle pas la *diva* des bocks et des pipes culottées?

DIVAGANT, ANTE adj. (di-va-gan, an-te — rad. *divaguer*). Qui erre çà et là, qui vague à droite et à gauche.

— Fig. Qui se perd en divagations : *Les peintures les plus bouffonnes ou les plus sérieuses n'ont jamais atteint à la poésie* DIVAGANTE *de ces femmes.* (Balz.)

DIVAGATEUR, TRICE adj. (di-va-ga-teur, tri-se — rad. *divaguer*). Qui divague; dont

l'esprit se laisse aller aux divagations : *Imagination* DIVAGATRICE. ‖ Qui est empreint de divagation : *Enthousiasme* DIVAGATEUR. *Poésie* DIVAGATRICE.

— Substantiv. : *Un* DIVAGATEUR. *Une* DIVAGATRICE.

DIVAGATION s. f. (di-va-ga-sion — rad. *divaguer*). Action d'errer, de vaguer çà et là : *La* DIVAGATION *des animaux malfaisants est punie d'une amende.* (Acad.)

— Fig. Action de laisser l'esprit s'écarter du sujet en question; ce qui résulte de cette action : *Se jeter dans des* DIVAGATIONS *qui font perdre le sujet de vue.* (Acad.) *Une grande dissipation et* DIVAGATION *de l'esprit apporte mille pensées qui se dérobent à nous en même temps qu'elles naissent.* (Boss.) ‖ Elucubrations d'un esprit qui divague : *Les orles de Pindare ne sont que de sublimes* DIVAGATIONS. (Barré.)

. . . . . Bon! il ne faut pas croire
Les *divagations* d'un buveur après boire.
E. AUGIER.

DIVAGUANT (di-va-gan) part. prés. du v. Divaguer : *Des orateurs* DIVAGUANT *à qui mieux mieux.*

DIVAGUER v. n. ou intr. (di-va-ghé — lat. *divagari*; du préf. *di*, et de *vagari*, errer). Errer çà et là, sans but, à l'aventure : *Je n'étais plus qu'une âme errante, qui* DIVAGUAIT *çà et là dans la campagne pour user les jours.* (Lamart.)

— Fig. Se perdre dans des divagations; ne pas poursuivre un sujet : *Cet homme ne suit aucun raisonnement; il ne fait que* DIVAGUER. (Acad.) *La conversation* DIVAGUE *de sa nature; elle n'a jamais de but antérieur.* (J. de Maistre.) *Ce qui fait* DIVAGUER *les historiens, c'est qu'ils ne saisissent jamais d'une vue assez haute l'ensemble des événements.* (Proudh.)

DIVALDE s. m. (di-va-le). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des malacodermes, comprenant deux espèces qui habitent le midi de l'Europe.

DIVAN s. m. (di-van. — Mot d'origine orientale, qui a passé dans la langue française. L'orthographe exacte de ce mot serait *diwan*, d'après la prononciation arabe. Quant à son origine primitive, voici l'anecdote que l'on rapporte. Un roi de Perse assistait à un conseil tenu entre ses ministres. Impatienté par la discussion, il s'écria : *Inan diwan end!* « Ce sont de vrais démons! » *Diwan* est le pluriel du mot persan *dio*, qui signifie diable, démon, être surnaturel. Comparez *deus, dieus.* Le nom de *diwan* serait resté depuis à ces sortes d'assemblées. Du reste, cette étymologie anecdotique doit être acceptée sous réserves. Le mot *diwan*, signifiant sofa, paraît provenir du mot *diwan*, conseil; car, dans la salle de réunion, il y a toujours le sofa oriental, sur lequel les membres du conseil s'accroupissent à l'orientale pour délibérer. Nous avons pris la partie pour le tout, et nous avons donné au mot *divan* la signification restreinte qu'il a prise dans notre langage. Quant au recueil appelé aussi *divan*, il paraît dériver également du mot primitif *divan*; mais on n'a pas donné d'explication satisfaisante sur la manière dont cette dérivation s'est effectuée). Hist. Conseil du Grand Seigneur : *C'est le* DIVAN *qui constitue le véritable gouvernement en Turquie, et qui supplée tantôt bien que mal à l'indolence, à l'incapacité du souverain.* (De Tocqueville.) ‖ Assemblée, réunion de ce conseil : *Le* DIVAN *a lieu. Les* DIVANS *se tiennent dans des salles autour desquelles règne une sorte d'estrade ou de sofa qui sert de siége aux membres de l'assemblée.* (Acad.) ‖ Salle où se réunit le divan : *Entrer au* DIVAN. *Sortir du* DIVAN. ‖ Porte ottomane, gouvernement turc : *Envoyer une note agressive au* DIVAN.

— Tribunal où les juges rendent la justice, chez les Turcs. ‖ Tout ce qui compose le personnel d'un conseil ou d'un tribunal. ‖ *Divan begg*, Chef de la magistrature, chez les Persans, ou Président de la première cour de justice.

— Par plaisant. Assemblée d'individus quelconque formant tribunal :

Le vieux *divan*, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
GRESSET.

— Dans les grandes maisons turques, Vaste salle ou antichambre, autour de laquelle sont les portes des autres pièces de l'appartement et où l'on reçoit les visites de cérémonie.

— Chez nous, Siége ou plusieurs personnes peuvent s'asseoir ensemble, comme sur le meuble appelé canapé, dont il se distingue en ce qu'il n'a ni dossier ni bras : *S'étendre sur un* DIVAN. ‖ *Café-divan* ou simplement *Divan*, Café orné de divans, sorte d'estaminet de bonne compagnie, où la pipe n'est ordinairement pas tolérée : *Le premier* DIVAN *s'ouvrit à Paris vers* 1838, *rue Le Peletier. Le* DIVAN *de la rue Le Peletier, longtemps célèbre parmi les artistes et les gens de lettres, a disparu à la fin de* 1859, *sous la pioche des démolisseurs; c'était le petit café Procope de ce temps.* ‖ V., pour plus de détails, l'article ESTAMINET.

— Philos. Collection, recueil de pièces arabes en vers ou en prose, particulièrement celles qu'on a rassemblées depuis la mort de l'auteur : *Chaque poésie du* DIVAN *s'appelle* ghazel. *Les ghazels qui composent un* DIVAN *doivent être distribués suivant l'ordre alphabétique de leurs rimes.*

— **Encycl.** Administr. polit. A Constantinople, le *divan* se réunit d'habitude dans la grande salle du sérail (palais). Il se compose des quatre premières classes de grands fonctionnaires, appelés, dans le style pompeux de l'administration turque, *erkiani dewlet, les colonnes de l'empire*. Ces fonctionnaires portent aussi le nom de *menaibi divaniyé*. Ce sont les suivants : le grand *vizir* ou premier ministre; le grand *mufti*, ou chef de l'Eglise; le *séraskier-pacha*, ou ministre de la guerre; le *tgrdji-pacha*, ou commandant de l'artillerie; le *capoudan-pacha*, ou commandant de la marine; le *reis-effendi* ou *oumouri karjieh naziri*, ministre des affaires étrangères; le *kiaya-bey* ou *oumouri nulkieh nazir*, ministre de l'intérieur; les trois ministres des finances, du commerce et de la police; le président du conseil; le directeur de la monnaie et le contrôleur général des propriétés ecclésiastiques. Les jours auxquels a lieu le *divan* se nomment *divan guni*. Il y a une grande rue à Constantinople, partant d'une des portes de la ville, passant devant la résidence du vizir et allant aboutir au sérail, qui s'appelle *Divan-Yoli*, le chemin du *divan*.

— Mœurs et cout. *Divan Le Peletier.* Plusieurs cafés célèbres ont porté le nom de *divans*; le plus connu est celui qui fut ouvert au n° 5 de la rue Le Peletier, en face de la salle de l'Opéra, dans les premières années du règne de Louis-Philippe. Tout ce qui a laissé un nom en littérature dans les dix-huit années du règne de Louis-Philippe a passé, s'est assis, ne fût-ce qu'un instant, au *divan* Le Peletier. Quant à ses habitués fidèles, quant à ses dévots, ils composaient à eux seuls toute cette brillante armée de la presse, soit politique, soit littéraire : les Altaroche, les Marrast, les Carr, et cent autres, qui ont fait du journalisme, du petit journalisme surtout, la puissance terrible que l'on connaît. A quoi bon donner une liste complète des illustrations du *divan* Le Peletier? Qu'il nous suffise de dire que ce quartier général de la littérature, de l'esprit et de l'art nous toutes ses formes, maintint son sceptre autoritaire jusque dans les premiers temps du règne de Napoléon III. Le voisinage des bureaux du *National*, l'ancien journal d'Armand Carrel, situés aussi rue Le Peletier, était pour le *divan* un puissant élément de mouvement et d'action. Vers les dernières années du règne de Louis-Philippe, tout un groupe nouveau s'était formé au *divan* Le Peletier, groupe qui a été spirituellement et fidèlement peint par un des habitués, l'auteur des *Odes funambulesques*, Théodore de Banville.

— **Divan oriental-occidental** (LE), recueil de poésies de Goethe. En 1819, Goethe fit publier son *Divan*, que l'étude approfondie des poètes persans et indiens lui avait inspiré. C'est un recueil de poésies composées sur le patron, le mètre, le rhythme des poésies orientales. Dans sa jeunesse, Goethe avait appris l'hébreu et l'arabe; dans sa vieillesse, alors que *Pandore* et *Hélène* avait fermé la période de ses goûts classiques, il se livra tout entier à l'étude de l'Orient; il se remit en relation avec Sylvestre de Sacy, relut les *Impressions de voyage* de Marco Polo, de Tavernier, de Chardin; il devint oriental jusqu'au bout des ongles, et, en le lisant, on peut se le figurer affublé d'un turban, revêtu d'un large cafetan et fumant à longs traits l'opium; mais il n'en resta pas moins Allemand au fond de l'âme, et le sentiment germanique perce à chaque ligne à travers la luxuriante symbolique de l'Orient. On ne pourra reprocher d'avoir employé la mythologie indienne, alors que tout poète avait le droit de puiser dans celle des Grecs et des Romains, et que Klopstock avait été approuvé partout pour avoir mis à la mode la mythologie scandinave. Il le fit d'ailleurs avec une véritable érudition, et porta dans son œuvre ce cachet de supériorité et de perfection qu'il supposait à tout ce qu'il entreprenait. En dehors des éloges que mérite le poète lyrique, il faut tenir compte à Goethe des annotations savantes dont il a accompagné ses poésies. Ce sont de véritables révélations sur l'histoire de l'Orient, sur ses mœurs, sa religion et sa littérature. On voit que Goethe a été séduit par la grandeur et la résignation de ce mysticisme persan, qui célèbre le monothéisme dans le panthéisme, l'amour divin dans l'amour humain. Le *Divan oriental-occidental* — et Goethe lui avait donné ce nom pour prouver qu'il n'avait adopté qu'une forme étrangère pour traiter un fonds national — a été fort apprécié par Hegel dans son *Esthétique*, mais, par contre, a été vivement critiqué par Gervinus dans son *Histoire de la littérature allemande*. Ce dernier accuse le poète de Weimar de s'être perdu dans les idées spéculatives les plus abstraites d'un côté, dans des artifices de langage d'un autre, alors que le monde entier s'occupait des questions politiques, et qu'il s'agissait pour les peuples de leur liberté et de leur bien-être. Un esprit comme Goethe ne devait pas rester en dehors d'un pareil mouvement. Son nom avait assez d'autorité, son génie assez de puissance pour peser dans la balance et décider la victoire.

Pour donner une idée de la manière de Goethe, nous ne pouvons mieux faire que de citer un remarquable portrait de Mahomet étudié à la fois comme prophète et comme législateur : « L'un et l'autre (le poète et le prophète) est saisi d'un dieu qui l'excite et l'enflamme; mais le poète prodigue en jouissances les dons que la nature lui a départis, afin de procurer des jouissances aux autres, et d'obtenir ainsi pour lui-même quelque gloire et une vie tranquille. Tout autre but, il le dédaigne; il cherche à être varié, à se montrer illimité dans ses sentiments, inépuisable dans ses productions. Le prophète, au contraire, ne voit qu'un but, unique et déterminé, et, pour l'atteindre, il se sert des moyens les plus simples. Il va prêcher une doctrine, et, l'arborant comme un étendard, par elle et autour d'elle, il va rassembler les peuples. Ayant en vue cela seul, que le monde le croie, il doit être et demeurer monotone; car ce qui est varié, divers, on ne le croit pas, on le reconnaît. »

Le *Divan* ouvrit des voies nouvelles à la poésie allemande. L'influence exercée par cet ouvrage se trouve dans les compositions de quelques poètes. Une revue anglaise disait fort bien en 1830 : « Un homme qui, à peine âgé de vingt-deux ans, se plaça d'un seul élan à la tête de la littérature européenne, et qui, plus qu'octogénaire aujourd'hui, patriarche de la philosophie et de la poésie allemandes, a su affermir entre ses mains vénérables le sceptre intellectuel que ses compatriotes lui ont conféré et que les étrangers ne lui disputent point; un homme que tous les partis littéraires entourent de la même admiration, et auquel les Schlegel et les Coleridge ont voué le même culte; tête puissante qui sait tout comprendre, et le mysticisme et la philosophie, et le drame et la critique, et l'inspiration lyrique et le scepticisme de l'histoire; ce représentant du XIXe siècle et de la Germanie moderne mérite bien un examen approfondi, une étude consciencieuse du phénomène que nous offrent la variété de son intelligence et l'universalité de sa gloire. Il occupe aujourd'hui en Allemagne la même place que Voltaire occupait en France, vers la fin du XVIIIe siècle. Comme le philosophe de Ferney, Goethe sert d'expression à une époque, d'organe à une immense population, de moteur à une foule d'intelligences empressées de suivre l'impulsion qu'il veut leur donner. »

DIVANI s. m. (di-va-ni — rad. *divan*). Nom d'une écriture spéciale au divan et aux bureaux de la chancellerie à Constantinople. ‖ On écrit aussi DIVANY.

DIVARICATION s. f. (di-va-ri-ka-si-on — rad. *divariquer*). Action d'écarter deux parties qui se joignent; résultat de cette action : *La* DIVARICATION *d'une plaie.*

DIVARIQUÉ, ÉE (di-va-ri-ké) part. passé du v. Divariquer. Elargi : *Plaie* DIVARIQUÉE.

— **Bot.** Se dit des rameaux et des pédoncules qui, en s'étalant, s'écartent de leur point d'insertion et se dirigent dans tous les sens.

DIVARIQUER v. a. ou tr. (di-va-ri-ké — du lat. *divaricare*, enjamber, écarter les jambes). Ecarter, élargir : DIVARIQUER *les lèvres d'une plaie.*

DIVE adj. f. (di-ve — du lat. *diva*). Vieux mot qui signifie Divine, déesse : *Qui est celui de vous qui veut avoir le mot de la* DIVE *bouteille?* (Rabelais.) *Tai pitié des princes qui sont si lâches et si peu courageux qu'ils ne dédaignent pas de se soumettre à la* DIVE *fortune et pour un peu de crédit, adorent le veau d'or.* (Guy-Patin.) *Maîtres et gens, tout le monde participe à la* DIVE *cueillette.* (Balz.) *L'attitude et la physionomie de ces braves gens témoignaient qu'ils n'étaient pas là pour fêter la* DIVE *bouteille.* (J. Sandeau.)

— s. m. Myth. pers. Nom des mauvais génies de l'empire d'Ahriman.

Dive bouteille (ORDRE DE LA), institué au XVIe siècle, par des « buveurs très-illustres, » d'après les ouvrages de Rabelais, composés, on le sait, pour réjouir et consoler « les malades. » On sait que les écrits de Rabelais, « décriés et calomniés par les prêtres, cafards, cagots, matagots, botteurs, burgots, patepelues, porteurs de rogatons, chatemites, vrais diables enjuponnés, » avaient amené la fondation d'une espèce de société secrète, une franc-maçonnerie bachique, à laquelle s'empressaient de s'affilier tous les jeunes seigneurs entraînés par les poètes libertins, incrédules ou novateurs, que l'exemple de Marot, de Desperiers et de Dolet n'avait pas rendus plus sages. *Chacun s'est voulu mêler de pantagruéliser*, dit du Verdier, qui fut presque contemporain de Rabelais. Le *pantagruélisme* fut défini par Rabelais lui-même « certaine gaieté d'esprit confite au mépris des choses fortuites. » Cette philosophie, qui proclamait pour apôtres Epicure, Lucien et Horace, et qui avait séduit les imaginations voluptueuses, ardentes et déréglées des demi-dieux de la Pléiade, les joyeux membres de la *Dive bouteille* s'appliquaient à la mettre en pratique.

DIVE-DU-NORD, rivière de France, qui prend sa source dans le département de la Vienne, canton de Mirebeau, près de Montgauguier. Elle baigne Moncontour, Brézé, forme la limite entre les départements de la Vienne et des Deux-Sèvres, alimente le canal latéral à la Dive et se jette dans le Thouet, au-dessous du village de Saint-Just, après un cours de 76 kilom. dans une vallée marécageuse. Le canal latéral à la Dive a, de Pas-de-Jeu au confluent du Thouet, 39,321 mètres, et 11,811 de là à l'embouchure de la Loire. La pente, de 21m,53, est rachetée par neuf écluses; le tirant d'eau est de 1m,60; la charge moyenne des bateaux, de 30 à 35 tonnes; la charge maximum, de 50 tonneaux. Le mouvement de la navigation, en 1863, a été de 26,053 tonnes, dont 24,666 pour la descente. (Joanne.)

DIVELLENT, ENTE adj. (di-vèl-lan, an-te — du lat. *divellere*, arracher). Qui arrache, qui disjoint.

— Anat. chim. *Affinité divellente*, Celle qui, pour réunir deux éléments, les sépare d'autres éléments avec lesquels chacun des deux premiers était combiné de son côté.

DIVEN, bourg de Hongrie, comitat de Neograd, à 22 kilom. S.-E. d'Alt-Sohl; 1,300 hab. Château et ruines d'un autre vieux château, situé sur une éminence voisine. Manufacture de glaces, verreries, minoterie. Forêts considérables dans les environs.

DIVERGEANT (di-vèr-jan) part. prés. du v. Diverger : *Ces rayons vont en* DIVERGEANT.

DIVERGENCE s. f. (di-vèr-jan-se — rad. *diverger*). Géom. Accroissement progressif de l'écart entre des directions qui ne sont point parallèles.

— Par ext. Différence entre les opinions; opposition, diversité des sentiments : *La* DIVERGENCE *des idées. Malgré cette* DIVERGENCE *de sentiments, Berthe et Marie s'adoraient comme deux sœurs.* (Galoppe d'Onquaire.) *Outre les dissentiments que devait produire la diversité des intérêts, il y avait encore à redouter la* DIVERGENCE *naturelle des opinions.* (Thiers.) *Toujours, sur chaque point du globe, par l'effet des activités nationales et individuelles, par la constitution des monopoles et par la variété des climats, il se produira des* DIVERGENCES *d'intérêts et des rivalités.* (Proudh.)

— Biol. *Loi de la divergence des caractères*, Loi biologique d'après laquelle, dans le système de Darwin, les formes organiques arrivaient à présenter constamment des groupes bien tranchés par la disparition rapide de toutes les formes intermédiaires entre deux types originairement très-voisins.

— Minér. Disposition d'aiguilles, de cristaux qui, partant d'un même point, vont en s'écartant graduellement.

— Physiq. *Divergence électrique*, Rayonnement du fluide électrique qui se produit d'une façon analogue à la divergence des rayons lumineux.

— Algèbre. Marche irrégulière. ‖ Non-convergence. ‖ Tendance alternative vers diverses valeurs. ‖ Acception de valeurs infinies.

— **Antonyme.** Convergence.

— **Encycl.** Biol. *Loi de la divergence des caractères.* Cette loi, qui joue un rôle important dans le système phytogénique et zoogénique de M. Darwin, est, selon le naturaliste anglais, la conséquence nécessaire de l'élection naturelle, comme la sélection naturelle est la conséquence nécessaire de la concurrence vitale, comme la concurrence vitale est la conséquence nécessaire de la multiplication des êtres organisés en raison géométrique. Il résulte de la multiplication en raison progressive des représentants de chaque espèce que, dans toute espèce, un certain nombre d'individus sont fatalement voués à la mort. La loi de Malthus, dont on a fait tant de bruit pour l'espèce humaine, s'applique à toutes les plantes et à tous les animaux. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couverts mis pour tous ceux qui sont nés; il faut s'y faire une place et la conserver par la force; au plus grand nombre la nature commande de s'en aller, et elle met cet ordre à exécution en allumant la guerre entre ses enfants. Quand il a été dit : « Croissez et multipliez, » il a été sous-entendu : « Multipliez, mais détruisez-vous les uns les autres. » Voilà tous les êtres vivants en lutte continuelle les uns contre les autres : c'est le combat pour l'existence (*struggle for life*), la concurrence vitale. La concurrence vitale amène à sa suite l'élection naturelle. Quels sont ceux qui périront, quels sont ceux qui survivront? Les mieux doués, les mieux adaptés à leurs conditions de vie l'emporteront dans le combat, et, naturellement, reproduisant leur espèce, légueront à leurs descendants une organisation de mieux en mieux préparée pour d'autres victoires. C'est ainsi que, dans une même espèce, la variété la mieux organisée, la plus perfectionnée pour son rôle spécial, supplantera toutes les autres variétés, et que, dans chaque genre, il en sera de même des espèces privilégiées. La lutte entre individus produit la sélection des individus. La lutte entre variétés décide de l'avenir de celles-ci. La lutte entre espèces a pour conséquence la prépondérance des unes, la disparition ou l'émigration des autres. Une espèce chez laquelle les individus ont une grande tendance à la variabilité aura un avantage sur les autres, puisque, dans le nombre de ces variations, il pourra s'en produire qui seront utiles, c'est-à-dire qui permettront aux variétés nouvelles ainsi formées de se saisir des places laissées vides sous le soleil, en s'adaptant à de nouvelles manières de vivre. On conçoit ainsi que, dans une même espèce, deux va-

riétés manifestant des tendances extrêmes ou contraires bien adaptées à leurs conditions de vie, cessant ainsi de se faire concurrence, seront seules conservées, tandis que toutes les variétés intermédiaires seront détruites par l'une ou l'autre de ces variétés extrêmes. Ces deux variétés, à la longue, deviendront deux espèces bien distinctes, qui pourront, à leur tour, produire d'autres variétés plus extrêmes encore par leurs caractères physiques ou leurs instincts, jusqu'au jour enfin où leurs différences pourront arriver à être d'ordre générique. C'est *la loi de divergence des caractères.* En vertu de cette loi, les formes organiques arrivent à présenter constamment des groupes bien tranchés, bien distincts, par la disparition rapide de toutes les formes intermédiaires entre deux types originairement très-voisins.

La sélection naturelle a pour résultat la *divergence* progressive *des caractères*, parce que c'est la *divergence* progressive *des caractères*, c'est-à-dire la plus grande diversification possible d'organisation, qui permet la plus grande somme possible de vie. La *divergence des caractères* s'explique par ce fait, que la concurrence vitale n'est pas égale entre tous les êtres vivants, et qu'elle s'affaiblit d'autant plus que les caractères sont plus dissemblables. La lutte la plus vive est celle qui s'établit entre les individus qui se ressemblent complétement, parce qu'ils fréquentent les mêmes districts, qu'ils exigent la même nourriture et qu'ils sont exposés aux mêmes dangers. La lutte est plus vive entre variétés d'une même espèce qu'entre variétés d'espèces différentes, entre espèces d'un même genre qu'entre espèces de genres différents. Cet affaiblissement de la concurrence vitale, proportionnel à la *divergence des caractères*, a été constaté par l'expérience. On a démontré qu'une même étendue du même sol, ensemencée de plusieurs genres d'herbes très-distincts, produit un plus grand nombre de plantes et un poids plus considérable de foin que si l'on n'y sème qu'une seule espèce. On est arrivé au même résultat en semant une seule variété de blé ou plusieurs en d'égales portions de terrain. « Il résulte de là, dit M. Darwin, que, si quelque espèce végétale se met à varier avec continuité, et que ces variations s'accumulent par élection, bien que cette variété nouvelle ainsi produite ne diffère pas autant de l'espèce mère que des espèces ou des genres distincts le feraient entre eux, cependant sa formation aura pour résultat qu'un plus grand nombre d'individus de cette espèce, y compris tous ses descendants modifiés, pourront vivre sur la même étendue de sol. Or, nous savons que chaque espèce et chaque variété végétale sème annuellement sur le sol des graines sans nombre. On peut donc dire qu'elle s'efforce de se multiplier autant qu'il est en son pouvoir. Conséquemment, dans le cours de plusieurs milliers de générations, les variétés les plus tranchées de chaque espèce auront toujours les plus grandes chances de s'accroître en nombre et de supplanter ainsi des variétés moins distinctes, et ces mêmes variétés, en devenant ainsi de plus en plus distinctes les unes des autres, prendront successivement le rang d'espèces. » V. DARWINISME, ESPÈCE.

— Algèbr. Une série indéfinie et régulière d'opérations quelconques peut être divergente de deux manières différentes : soit que les résultats successifs des opérations indiquées, accumulés en nombre de plus en plus grand, puissent dépasser toute limite de grandeur; soit que les résultats, tout en restant finis, diffèrent toujours les uns des autres de quantités finies et, par conséquent, aillent tantôt en croissant, tantôt en décroissant, sans tendre vers une limite unique.

Par exemple la série *harmonique*

$$1+\frac{1}{1}+\frac{1}{2}+\frac{1}{3}+\frac{1}{4}+\frac{1}{5}+\dots$$

est divergente, parce que la somme de ses termes peut croître indéfiniment (v. SÉRIES), et la série

$$1-\left(1-\frac{1}{2}\right)+\left(1-\frac{1}{3}\right)-\left(1-\frac{1}{4}\right)+\left(1-\frac{1}{5}\right)-\dots$$

est divergente, parce que, ses termes tendant vers 1, la différence de deux sommes consécutives finit par devenir égale à 1.

De même, un produit de facteurs en nombre infini, alternativement positifs et négatifs, constituerait une série divergente, bien que les facteurs fussent tels que ce produit restât toujours fini, parce que le produit aurait alternativement le signe + et le signe —, de sorte que les résultats successifs tendraient alternativement vers deux limites différentes.

DIVERGENT, ENT adj. (di-vèr-jan, an-te — rad. *diverger*). Géom. Se dit des lignes qui, partant d'un même point, vont en s'écartant de plus en plus.

— Par ext. Qui diffère, qui est opposé, qui ne s'accorde pas : *Idées* DIVERGENTES. *Principes* DIVERGENTS. *Nous allons exposer les opinions* DIVERGENTES *qui ont été émises sur cette matière.* (J. Garnier.)

— Algèbre. *Série divergente*, Série dont les termes croissent sans cesse, et qui est impropre au calcul.

— Physiq. *Rayons divergents*, Rayons qui s'écartent de plus en plus de leur foyer : *Les rayons lumineux qui partent d'un objet très-voisin sont très-*DIVERGENTS. (Richer.)

— Bot. Se dit des parties des plantes, feuilles, stipules, pédoncules, etc., qui, partant d'un point commun, s'en écartent de manière à former une sorte de cône ou d'éventail.

— Minér. *Cristaux divergents*, Cristaux produits en vertu de deux décroissements, l'un simple, l'autre intermédiaire, en sorte que la loi des décroissements semble diverger à l'égard d'elle-même, en passant du premier au second.

— Arachn. Se dit des aranéides dont les yeux sont sur deux lignes opposées et dirigées en sens contraire.

— s. f. pl. Groupe d'aranéides, caractérisé par des yeux placés sur deux lignes opposées et dirigées en sens contraire.

— **Antonyme.** Convergent.

DIVERGENTIFLORE adj. (di-vèr-jan-ti-flo-re — de *divergent*, et du lat. *flos, floris*, fleur). Bot. Dont les fleurs sont divergentes : *Plante* DIVERGENTIFLORE.

DIVERGER v. n. ou intr. (di-vèr-jé — lat. *divergere;* du préf. *di*, et de *vergere*, pencher vers, être tourné vers; d'où aussi *converger*. Le latin *vergere* se rapporte à la racine sanscrite *vrij*, abandonner, *vraj*, aller, marcher. Prend un *e* muet après *g* du rad. *diverg*, devant un *a* ou un *o : Nous divergeons ; nous divergeâmes*). S'écarter de plus en plus du point de départ : *Ces deux lignes* DIVERGENT. *Ces rayons* DIVERGENT. *Les rayons du soleil* DIVERGEAIENT *dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses.* (B. de St-P.) *Cinq routes* DIVERGEAIENT *comme les rayons d'une étoile.* (Alex. Dum.)

— Par ext. S'écarter, différer : *Nos opinions* DIVERGENT *complétement. Vos principes* DIVERGENT *trop pour que vous puissiez jamais vous entendre.*

— Fig. Se répandre en sens divers : *Il faisait* DIVERGER *sur une multitude d'objets à la fois les faisceaux étincelants de son éloquence.* (Ste-Beuve.)

L'obscurité, le doute ont brisé sa boussole
Et laissent *diverger* au vent de la parole
L'encens des nations....

LAMARTINE.

— Rem. Le verbe *diverger* ne s'emploie pas dans le sens actif; cependant Lebrun a dit :

Le son, qui sur ma lèvre impatient d'éclore
Diverge ses rayons, forme un cône sonore.

— **Antonyme.** Converger.

DIVERGINERVÉ, ÉE adj. (di-vèr-ji-nèr-vé — de *divergent*, et de *nervure*). Bot. Se dit des feuilles dont les nervures divergent de la base au sommet. ‖ Peu usité.

DIVERGIVEINÉ, ÉE adj. (di-vèr-ji-vè-né — de *divergent*, et de *veiné*). Bot. Dont les veines se portent en divergeant de la base au sommet : *Dans le plantain, les feuilles sont* DIVERGIVEINÉES.

DIVERS, ERSE adj. (di-vèr, èr-se — lat. *diversus;* du préf. *di*, marquant séparation, opposition, et *versus*, tourné). Qui offre des caractères, des propriétés variées, multiples : DIVERS *individus.* DIVERSES *fleurs.* DIVERS *pays.* DIVERSES *idées me venaient. Des couleurs* DIVERSES, *selon les* DIVERS *jours dont on les regarde.* (La Bruy.) *J'employai le reste de ma jeunesse à fréquenter des gens de* DIVERSES *humeurs et conditions.* (Desc.) *Chaque ville de province se fractionne en plus ou moins de sociétés* DIVERSES. (Mme Romieu.) *La vie humaine est* DIVERSE, *en ce sens qu'elle marche en avant par l'imagination et se porte en arrière par la réflexion.* (Mesnard.) *La ville de Paris a besoin, pour ses* DIVERS *services, de* 400,000 *mètres cubes d'eau toutes les vingt-quatre heures.* (L.-J. Larcher.) *L'âme est une puissance qui multiplie ses efforts selon les* DIVERSES *situations de l'homme.* (Th. Perrin.)

Les *divers* sentiments n'ont pourtant qu'une voix.

CORNEILLE.

Tout en tout est *divers;* ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.

LA FONTAINE.

De tant d'objets *divers* le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.

RACINE.

Vois de mes malheurs *divers*
L'étrange et falote histoire.

SAINT-AMAND.

— Plusieurs, un certain nombre de : DIVERS *endroits de la ville étaient inabordables.* DIVERSES *sommes lui ont été remises. Il envoie à* DIVERSES *fois ses serviteurs.* (Boss.) *Ils se cantonnent en* DIVERS *quartiers.* (La Bruy.)

— Mobile, changeant :

Oh ! combien l'homme est inconstant, *divers*,
Faible, léger, tenant mal sa parole !

LA FONTAINE.

Divers effets de l'amour, recueil de cinq petites nouvelles espagnoles, dues à la plume d'un Portugais du XVIIe siècle, Alcala y Herrera. En écrivant ses *Varios effectos de amor*, l'auteur a voulu tout simplement prouver son habileté et faire un tour de force; on en aura une idée en sachant qu'il s'est prescrit d'omettre systématiquement une des cinq voyelles de l'alphabet dans chacune de ses cinq petites histoires. Ce n'est qu'un jeu d'esprit, et ce procédé, renouvelé des écrivains grecs du Bas-Empire, atteste assez à quelle époque de décadence il écrivait. Toutefois, un des plus savants commentateurs du *Don Quichotte*, Clémencin, cite les histoires d'Alcala y Herrera comme une preuve de la richesse de la langue espagnole, puisque l'auteur a pu mener à bien ses récits en écartant, de dessein prémédité, les mots où se trouvaient telle ou telle voyelle, sans que l'intérêt de son œuvre ait été sensiblement diminué.

Les *Varios effectos de amor* ont été imprimés à Lisbonne (1641, in-4o). On les trouve aussi dans le recueil de Robles, *Varios prodigios de amor en once novelas ejemplares* (Madrid, 1709, in-4o). Les six autres nouvelles appartiennent à des auteurs différents, groupés ensemble parce qu'ils sont un peu de la même école. L'un est sentimental, l'autre est humoristique; celui-ci place la scène en Espagne, cet autre à Alger. Le lien commun, c'est qu'il est toujours question d'aventures amoureuses. Quelques-uns de ces récits sont amusants, mais ils sentent tous la décadence. C'est ce qu'on pourrait appeler la queue de l'école picaresque.

DIVERSEMENT adv. (di-vèr-se-man — rad. *divers*). De différentes façons; autrement. *Les hommes, ayant des têtes si* DIVERSEMENT *organisées, ne sauraient être affectés tous également des mêmes arguments.* (J.-J. Rouss.) *On a beau combiner* DIVERSEMENT *les idées politiques, les vérités morales restent immuables.* (Chateaub.) *Ces gredins hasardeux soufflaient dans du cuivre* DIVERSEMENT *travaillé, tel que trombones, cornets à piston, etc.* (Th. Gaut.)

La même erreur les fait errer *diversement.*

BOILEAU.

Chacun *diversement* soupçonne quelque chose.

CORNEILLE.

DIVERSICOLORE adj. (di-vèr-si-ko-lo-re — du lat. *diversus*, varié; *color*, couleur). Bot. Dont la couleur varie suivant les individus : *Champignons* DIVERSICOLORES. *Les individus d'une même espèce, unicolores à l'état sauvage, deviennent le plus souvent* DIVERSICOLORES *par la domestication.* (B. Barbé.)

DIVERSIF, IVE adj. (di-ver-siff, i-ve — rad. *divers*). Qui marque la diversité.

— Qui opère une diversion : *Mouvement* DIVERSIF.

DIVERSIFIABLE adj. (di-vèr-si-fi-a-ble — rad. *diversifier*). Qui peut être diversifié, qui est susceptible de diversité.

DIVERSIFIÉ, ÉE (di-vèr-si-fi-é) part. passé du v. Diversifier. Varié, rendu divers : *Nuances* DIVERSIFIÉES. *Occupations* DIVERSIFIÉES. *La loi de Dieu n'exigerait rien de pénible de ceux dont les jours ne sont* DIVERSIFIÉS *que par la diversité des plaisirs.* (Mass.) *Les pièces de ce parterre sont agréablement* DIVERSIFIÉES. (La Bruy.)

DIVERSIFIER v. a. ou tr. (di-vèr-si-fi-é — du lat. *diversus*, divers; *fieri*, devenir). Varier, changer, rendre divers; apporter de la diversité dans : DIVERSIFIER *ses occupations.* DIVERSIFIER *ses plaisirs.* DIVERSIFIER *ses lectures. En* DIVERSIFIANT *nos passions, nous ne faisons que* DIVERSIFIER *nos amertumes.* (Mass.) *La diversité des lieux ne fait que* DIVERSIFIER *nos malheurs.* (Mass.) *La nature a le secret merveilleux de* DIVERSIFIER *toutes choses et de les égaler en même temps par les compensations.* (Fonten.) *Il me recevait comme les solitaires forcés, désertés du monde, reçoivent ceux qui viennent par charité ou par amitié* DIVERSIFIER *un peu leur solitude.* (Lamart.) *La nature sait que* DIVERSIFIER *nos impressions c'est accroître la somme de nos idées et de nos sentiments.* (F. Pillon.)

— Absol. : *Il ne faut pas toujours faire la même chose; il est bon de* DIVERSIFIER *un peu.*

Se diversifier v. pr. Etre diversifié; varier : *Les nuances* SE DIVERSIFIENT *à l'infini.* (Acad.) *Les passions* SE DIVERSIFIENT *à la présence ou à l'absence des objets et par la facilité ou la difficulté de les acquérir.* (Boss.) *Le caprice des hommes* S'EST *si bien* DIVERSIFIÉ *qu'il n'y a point de loi universelle.* (Pasc.) *Fille des mœurs et des usages, la morale* SE DIVERSIFIE *suivant les climats.* (Mme Bachellery.) *Plus le peuple est nombreux, plus la nature des esprits et des intérêts* SE DIVERSIFIE. (De Tocquev.)

DIVERSIFLORE adj. (di-vèr-si-flo-re — du lat. *diversus*, divers; *flos, floris*, fleur). Bot. Dont les fleurs ont une grande variété de formes et de couleurs : *Calathide* DIVERSIFLORE. *Disque* DIVERSIFLORE. ‖ Qui a les fleurs du centre régulières et celles de la circonférence irrégulières : *Ombelle* DIVERSIFLORE.

DIVERSIFOLIÉ, ÉE (di-vèr-si-fo-li-é — du lat. *diversus*, divers; *folium*, feuille). Bot. Dont les feuilles ont des formes variables : *Certaines labiées sont* DIVERSIFOLIÉES.

DIVERSIFORME adj. (di-vèr-si-for-me — du lat. *diversus*, divers, et de *forme*). Hist. nat. Dont la forme est variable. ‖ On dit aussi HÉTÉROMORPHE.

DIVERSIFRONDÉ, ÉE (di-vèr-si-fron-dé — du lat. *diversus*, varié; *frons, frondis*, fronde). Bot. Qui a les frondes pennatifides : *Hymenostachys* DIVERSIFRONDÉ.

DIVERSION s. f. (di-vèr-si-on — lat. *diversio;* de *divertere*, écarter, éloigner). Art milit. Action de détourner l'ennemi par une attaque imprévue; de porter habilement ses troupes sur un point abandonné sans défense : *Le prince de Waldeck devait tenter un assaut, tandis que, traversant la rivière, nous ferions* DIVERSION *par une fausse attaque sur la place, du côté de la France.* (Chateaub.) *Louis XIV avait besoin qu'on opérât une puissante* DIVERSION *en faveur de l'Electeur de Bavière.* (Ste-Beuve.)

— Par ext. Changement dans le cours des idées; distraction, variété apportée dans une chose pour en rompre la monotonie : *On redouble les plaisirs pour faire* DIVERSION. (Mass.) *Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des* DIVERSIONS *à tant de désastres ramène un peu les hommes aux belles-lettres.* (Volt.) *Je comprends que, n'ayant nulle* DIVERSION, *vous n'avez aucun repos, et vous tomberez malade assurément.* (Mme de Sév.) *Je passe ma vie entre Versailles et Paris; mais Choisy va bientôt faire* DIVERSION. (De Coulange.) *La jalousie étant le plus grand des maux, on trouvera qu'exposer sa vie est une* DIVERSION *agréable.* (Beyle.) *Votre amitié sera une* DIVERSION *aux chagrins que j'éprouve.* (Scribe.)

— *Faire diversion à*, Détourner l'esprit, le distraire de : *Elle ne cherchait qu'à* FAIRE DIVERSION À *sa douleur.* (Bussy-Rabutin). *Une personne étrangère à la maison, qui venait d'entrer dans la première pièce,* FIT DIVERSION *à cette scène muette.* (E. Berthet.)

DIVERSISPORÉ, ÉE adj. (di-vèr-si-spo-ré — du lat. *diversus*, divers, et du gr. *spora*, semence). Bot. Qui contient des graines de diverses formes.

— s. f. pl. Ordre de gastéromycètes, qui comprend des champignons dont les conceptacles contiennent des sporidies hétéromorphes ou diversiformes.

DIVERSITÉ s. f. (di-vèr-si-té — lat. *diversitas;* de *diversus*, varié). Etat de ce qui est divers, varié, de ce qui échappe à la monotonie et à l'uniformité : *La* DIVERSITÉ *d'occupations.* DIVERSITÉ *de tempéraments. La* DIVERSITÉ, *en toutes choses, est préférable à l'uniformité. Quelque* DIVERSITÉ *qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde et la politique donnent les mêmes apparences.* (La Bruy.) *Entre la cigogne blanche et la cigogne noire, il y a différence d'instinct et* DIVERSITÉ *de mœurs.* (Buff.) *Il faut de l'harmonie dans les sentiments et de l'opposition dans les caractères, pour que l'amour naisse à la fois de la sympathie et de la* DIVERSITÉ. (Mme de Staël.) *Réunissez les esprits et les cœurs, et laissez les* DIVERSITÉS *partout où la nature les a placées et où la coutume les a introduites.* (De Bonald.) *Le monde ne vit et n'avance que par la* DIVERSITÉ *des opinions.* (E. Laboulaye.) *La* DIVERSITÉ *des vues est la condition du progrès.* (E. Laboulaye.) *C'est la* DIVERSITÉ *qui fait le plus grand charme de la nature.* (Ficquelmont.) *Il n'est qu'un moyen d'empêcher la* DIVERSITÉ *des esprits, c'est d'étouffer la pensée.* (J. Droz.) *Un fleuve n'a d'autre* DIVERSITÉ *que celle de ses rives.* (H. Taine.) *C'est dans la* DIVERSITÉ *des races qu'il faut chercher les causes les plus efficaces de la* DIVERSITÉ *des idiomes.* (Renan.)

... C'est un agrément que la *diversité.*

LAMOTTE.

Ce n'est pas sur l'habit
Que la *diversité* me plaît, mais dans l'esprit.

LA FONTAINE.

Et la *diversité*, soit des temps, soit des lieux,
Demande à notre ardeur de différents offices.

CORNEILLE.

Même beauté, tant soit exquise,
Rassasie et soûle, à la fin :
Il me faut d'un et d'autre pain;
Diversité, c'est ma devise.

LA FONTAINE.

— **Syn. Diversité, différence, disparité,** etc. V. DIFFÉRENCE.

— **Antonymes.** Monotonie, unité.

— **Encycl.** Philos. *Principe de diversité.* Il est peu de questions en métaphysique qui aient la portée de celle-ci; il en est peu aussi de plus anciennes. La philosophie indoue, avant le bouddhisme, l'avait déjà posée, discutée et résolue à sa manière. La plus forte école de métaphysique de la Grèce, l'école d'Elée, s'en est occupée avec une insistance et, pour le temps, avec une profondeur surprenante. Platon et plus tard Aristote ont sondé le problème sans en trouver le fond. Les longs siècles du moyen âge ont repris, sous la forme scolastique et dialectique, la discussion de cette même et éternelle énigme. Enfin, dans la philosophie moderne, les seuls grands systèmes, les seuls qui fassent quelque figure dans l'histoire de la pensée humaine, sont ceux qui ont attaché à cette étude sans cesse renaissante et de plus en plus hérissée d'épines une importance capitale : c'est là ce qui a fait, par exemple, la grandeur des philosophies de Schelling et de Hegel. Une question qui a traversé ainsi tous les âges de l'humanité, toutes les couches de civilisation, toutes les langues et toutes les écoles ne saurait être une question secondaire. Le *Grand Dictionnaire* ne peut se dispenser de l'indiquer avec quelque détail et d'en esquisser l'histoire.

Précisons d'abord et circonscrivons le problème. La raison livrée à elle-même, obéissant à ses lois, remplissant en un mot sa fonction synthétique sans se préoccuper de

l'expérience, comprend sans peine et pour ainsi dire du premier coup que le monde soit un, que le système des choses forme un *tout*, que l'*être* soit et soit unique. Unité de matière ou de substance composant l'univers, unité de plan et de forme pour l'organisation de cette matière universelle, unité d'être, de loi, de cause, de principe et de fin : voilà la conception première de la raison pure. Il peut nous sembler aujourd'hui que ce ne soit là que l'effort suprême de l'esprit arrivé au plein développement de sa culture la plus raffinée; mais l'histoire nous montre que, tout au contraire, c'est là, pour ainsi dire, le premier mouvement, la première étape de la pensée. L'Inde et ses *Védas* suffisent à l'attester. Jamais le sens de l'unité des choses, de l'unité de la vie universelle et de l'Etre éternel n'a été ni plus complet ni plus spontané que chez ces fils des Aryas primitifs, à peine sortis de l'âge pastoral et déjà familiers avec cette idée que tout est un. Ainsi, historiquement aussi bien que logiquement, on peut dire : la raison débute par la conception de l'*unité* du monde.

Mais, tandis que la raison affirme l'unité, l'expérience survient pour démentir la raison. Bien au contraire, dans le monde du moins, tout ce que l'expérience voit est divers, multiple, particulier, relatif. Tout diffère de tout; il n'y a pas seulement un être, une force, une loi : il y a des êtres, des forces, des lois. Voilà la *diversité* substituée à l'unité. D'où vient cette *diversité?* Quel en est le principe, la raison d'être, le but? C'est sur cette question que se divisent les écoles philosophiques, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours.

Il y a, en effet, trois grandes réponses à cette question. Ou bien on dit : l'unité seule est réelle; l'être vrai, c'est l'être invisible, insondable, immuable, éternel, absolu, infini et parfait, l'être un; et alors la *diversité* n'est que phénomème, apparence, illusion. Ou bien l'unité n'est que nominale, fictive, abstraite : l'être vrai, c'est l'individu, être particulier et relatif; par conséquent la *diversité* seule est l'expression exacte du monde réel. Ou bien enfin on considère comme existant à la fois aussi réellement l'une que l'autre l'unité et la *diversité*, l'être un et l'être multiple, le parfait et l'imparfait, l'infini et le fini. Telles sont les trois grandes solutions auxquelles se ramènent les systèmes si nombreux de la philosophie orientale, grecque ou moderne.

— PREMIÈRE SOLUTION. *Le principe de diversité est purement phénoménal.* C'est la traduction abstraite du mythe indou de Mayâ, la grande enchanteresse ou plutôt la grande illusion qui fait que les créatures prennent pour des réalités des êtres divers qui frappent leurs sens, au lieu de remonter à l'être unique que la raison seule atteint. Le brahmanisme et le bouddhisme ne voient qu'une fascination dans cette croyance innée à tout homme que le monde existe, que lui-même existe, que d'autres que lui existent. Rien de tout cela n'existe proprement : Dieu seul est. Encore faut-il ajouter que, si les brahmanes se représentent dans Brahma cet être absolu, les bouddhistes le confondent avec le néant : c'est l'Etre néant, c'est-à-dire c'est l'unité absolue supérieure à toute *diversité*, à toute distinction, même à la distinction de l'*être* et du *non-être.*

Les éléates, sous une forme moins riche en images et moins hardie, ont hérité du principe indou : pour eux aussi, la *diversité*, c'est l'ombre même du néant. Tout ce qui est divers est infiniment moins que ce qui est un, et comme tout dans le monde expérimental est divers, multiple, temporaire, relatif, tout est néant. L'*un* (τὸ ἕν) des éléates est le seul être qui existe : tout ce qui n'est pas lui n'est rien. De là les fameux paradoxes de Parménide et de Zénon. Le *principe de diversité* ou, comme ils l'appellent aussi, *de mouvement* n'est pour eux qu'un cauchemar dont la raison doit nous délivrer. Plus tard, les néoplatoniciens d'Alexandrie ont donné de nouveaux et vastes développements à cette théorie, qui est l'âme même de l'idéalisme. Pour eux aussi, l'être est un, et la *diversité* n'est que néant. Pour eux, comme pour les éléates, quoique avec beaucoup plus de profondeur et de science, le principe de *diversité* n'est que le principe du monde phénoménal. Entrer dans la *diversité*, c'est entrer dans les hypostases inférieures de la divinité. Et à mesure que les philosophes alexandrins creusent le problème de l'être, ils sont de plus en plus embarrassés d'expliquer la *diversité* que l'expérience constate dans l'univers. La solution à laquelle ils recourent est l'*émanatisme* ou système d'après lequel l'être unique, par une série d'évolutions ou d'écoulements de sa substance, se diversifie et se subdivise pour ainsi dire indéfiniment. Le *réalisme* du moyen âge, surtout après la diffusion des livres arabes qui respiraient le même idéalisme émanatiste, est, si l'on peut dire, une réduction du panthéisme alexandrin mise à la portée et ramenée à la mesure de l'esprit occidental. Là encore le principe de *diversité* est à peu près synonyme de principe de phénoménalité ou principe du non-être. De là à la négation de la personnalité humaine il n'y avait qu'un pas, et c'est ce pas vraiment périlleux que franchirent les Amaury de Bène, les David de Dinant, les Hildebert de Lavardin et tant d'autres dont la liste commencerait à Jean Scot Erigène et ne finirait pas à l'autre Scot, l'illustre franciscain du XIVe siècle.

Dans la philosophie moderne, la solution idéaliste du problème de la *diversité* n'a pas trouvé d'expression plus populaire et plus claire que les traités de Malebranche et de Fénelon, où l'on voit ces deux beaux génies lutter avec peine contre la tentation de proclamer l'unité *de l'être*, et partant la négation *des êtres.* Spinoza l'a fait avec plus de logique qu'aucun philosophe du monde, et il est arrivé à ne voir comme objet de sa pensée et de sa philosophie que la *substance* dans son éternelle unité, se déployant en attributs qui se subdivisent en *modes.* La moderne philosophie allemande s'est inspirée du même esprit, mais en y apportant des réserves que nous signalerons tout à l'heure. Telle est, rapidement esquissée, l'histoire de ce grand courant *idéaliste* ou *émanatiste* qui nie la valeur du principe de *diversité* et par là même la réalité de tout ce qui n'est pas absolument un.

— SECONDE SOLUTION. *Le principe de diversité a une valeur absolument objective.* Les développements dans lesquels nous sommes entré au sujet de la première école nous permettront d'être bref en ce qui concerne l'école opposée. L'empirisme est presque aussi vieux que l'idéalisme. De tout temps aussi il s'est trouvé des hommes chez qui les facultés d'observation, d'expérience, de sens pratique l'emportaient sur la spéculation pure, et qui repoussèrent de toutes leurs forces l'émanatisme. En Grèce, c'est par le matérialisme atomistique que l'éléatisme fut combattu d'abord. Au lieu de l'être universel et absolu, Démocrite et ses disciples cherchent les êtres élémentaires, les atomes constitutifs du monde. Le *cosmos* n'est plus, pour ces philosophes, ce qu'il était pour les éléates, un plan idéal conçu et réalisé par une intelligence universelle; il est le résultat du concours et des combinaisons innombrables d'une infinie quantité de petits êtres, d'individus primitifs. Le cosmos est un tout composé et non plus une unité simple. Il y a des êtres, et non plus un être, l'*Etre* unique. C'est l'expérience substituée à la raison pure, ce sont les faits mis à la place de l'idée *à priori.* Peu à peu, l'empirisme s'épure et se perfectionne parallèlement à l'idéalisme. Empédocle avait déjà proclamé l'existence du principe de *diversité*, dont il avait fait une sorte de divinité allégorique sous le nom significatif de ἐναντιότης, opposé à φιλία. Après Socrate, la théorie devient plus sévère, plus critique, plus précise. Ni Aristote ni Platon ne peuvent être pris ici comme représentants de l'empirisme pur non plus que du pur idéalisme. Nous les retrouverons ailleurs.

Au moyen âge, l'empirisme s'appelle *nominalisme;* il va tout naturellement aux extrêmes conséquences de sa thèse. Les réalistes niaient les *êtres*, la *diversité.* Les nominalistes nièrent à leur tour l'*être*, l'unité. Les universaux, disent-ils, ne sont que des mots, *flatus vocis;* ils n'ont qu'une valeur nominale, fictive, conventionnelle. C'était tomber d'un excès dans l'autre. Le moyen âge oscilla entre ces deux extrêmes également inadmissibles. Peu à peu cependant le nominalisme gagna du terrain. On peut mesurer ses progrès par le triomphe de Guillaume d'Ockam. Voilà les entités foulées aux pieds; il ne reste plus que l'esprit et l'idée, son acte; plus d'intermédiaire substantiel, plus de résidu matériel des opérations de l'entendement. Le nominalisme entier et systématique reparaît dans l'empirisme de Bacon d'abord, mais surtout dans celui de Locke (pour ne pas parler du matérialisme de Hobbes, de Gassendi et de leurs disciples).

Locke, exagéré ou poussé à ses derniers développements par Condillac, arrive à substituer les êtres et leurs lois à la préoccupation de l'être unique et absolu. C'est le principe expérimental de la *diversité*, non-seulement proclamé et reconnu, mais érigé en loi du monde, posé comme fait primordial indiscutable. Le problème : Comment le monde a-t-il pu passer de l'unité de l'absolu à la *diversité* du relatif ? ce problème, qui tourmente les esprits de Malebranche, de Fénelon, de tous les grands mystiques, n'existe pas même pour Locke. Il existe pour Leibnitz; mais l'illustre auteur de la *Monadologie* paraît — car de sa pensée intime il est presque impossible de rien savoir — paraît, disons-nous, admettre la pluralité, la *diversité*, l'infinité même des monades comme point de départ. L'unité du monde des monades réside en Dieu, le monade centrale, et l'on ne peut trop savoir si c'est une unité *idéale* ou une *unité* réelle. Enfin, de nos jours, une théorie à demi physique, à demi métaphysique, qui règne parmi les savants, surtout en Allemagne, sous le nom de matérialisme, et dont M. Moleschott et M. Büchner, avec des mérites bien inégaux, se sont faits les propagateurs, a remis en honneur l'empirisme atomistique et dynamique. La matière et la force, en d'autres termes, le principe de *diversité* dans toute sa puissance : voilà la base du système. Le problème métaphysique du passage de l'être simple à l'être multiple est écarté sans débat. Le sens de l'unité des choses est ici aussi complétement sacrifié que l'était dans l'autre école le sens de la *diversité.*

— TROISIÈME SOLUTION. *Le principe de diversité a une valeur réelle, mais relative et limitée par celle du principe d'unité.* Il était impossible qu'entre les deux tendances excessives et exclusives dont nous venons de suivre le développement dans l'histoire de la pensée humaine, il ne se produisît point une école préoccupée de concilier non pas les extrêmes, mais ce qu'il y a de juste dans les deux points de vue. Cette école est celle qu'on nomme ordinairement *spiritualiste* et qui date, on peut le dire, de Socrate. Non, tout n'est pas un : non, tout n'est pas divers. Tout est à la fois un et divers, simple et composé, fini et infini. Socrate, l'homme de la mesure et du bons sens, le sagace commentateur du γνῶθι σεαυτόν, Socrate ne pouvait pas plus s'accorder avec l'empirisme d'Abdère qu'avec l'idéalisme d'Elée. Prenant pour base le *moi*, pour organe la conscience, il affirme tout ce qu'il sent en lui, tout ce que sa conscience lui donne comme vérité. Et l'homme a au fond de lui le sentiment irrésistible de sa réalité. *Je suis*, c'est là une vérité naturelle de première évidence dont aucun sophisme ne peut triompher. Mais si je suis, je ne suis pas seul; au-dessus de moi et de mes semblables, il y a une loi, un être, une cause, un absolu, une unité suprême. Tel est le principe du socratisme, principe si puissant qu'à travers les plus graves divergences les deux grands disciples de Socrate, Platon et Aristote, y resteront fidèles, quoique à des degrés divers. D'une part, ils affirment la réalité du fini, du contingent, du relatif, du *divers;* de l'autre, ils maintiennent la réalité supérieure de l'infini, du nécessaire, de l'absolu, de l'*un.* Voilà le caractère commun du platonisme et du péripatétisme pris dans leurs traits généraux. Seulement, en admettant tous deux la coexistence des deux ordres et, si l'on peut ainsi parler, la superposition des deux mondes, Aristote et Platon ne sont pas d'accord quand il faut expliquer le rapport où sont ces deux mondes l'un avec l'autre. Nous n'avons pas à comparer ici la théorie platonicienne des *idées types* avec la théorie aristotélique de l'*être en acte* et de l'*être en puissance.* Tout ce qu'il faut constater ici, c'est que l'une et l'autre théorie admettent la valeur du principe de *diversité* en la limitant seulement par celle du principe d'unité. En d'autres termes, Aristote et Platon croient à la réalité de l'homme, de l'être fini, du contingent en général, mais en le subordonnant à l'être nécessaire et absolu qui en est la loi, l'idéal, la cause finale. L'unité dans la fin, la *diversité* dans les moyens; l'unité finale, la *diversité* provisoire; l'unité de fond, la *diversité* de forme; l'unité éternelle, la *diversité* temporaire : c'est à peu près là la formule également applicable à Platon et à Aristote. Au moyen âge, c'est dans une conciliation analogue que le conceptualisme a cherché à faire la synthèse harmonique du réalisme et du nominalisme. Abailard n'admet ni la nullité de l'être individuel ni la nullité des universaux; il reconnaît la *diversité* effective et substantielle des êtres et leur unité spirituelle comme concepts existant dans la pensée divine. Au début de la philosophie moderne, Descartes fonde son système, ou plutôt la métaphysique spiritualiste sur cette même et mystérieuse conciliation. Comment peut-il exister un Dieu, seul Dieu et, par conséquent, seul être proprement dit, et en même temps au-dessous de lui des êtres réels, des êtres libres? C'est ce problème qu'il tranche en tenant, comme dit Bossuet, les deux bouts de la chaîne sans voir comment ils se rejoignent. Descartes ne prend pas un biais, un juste milieu. Il fait une synthèse hardie, puissante, qui pose les deux termes de la vérité, les deux formes de la réalité, sans parvenir à en expliquer le rapport d'une façon mathématiquement satisfaisante. En effet, chez Descartes et depuis Descartes, ce qui complique la difficulté, c'est l'idée de *liberté* qui intervient partout et toujours, en Dieu et dans l'homme. Comment expliquer la coexistence, la coordination de deux êtres libres, dont l'un est parfait et tout-puissant? C'est à ce mystère que se sont en vain heurtés Descartes, Leibnitz, Clarke, tous les spiritualites. Kant, dont l'importance est si capitale dans l'histoire de la pensée moderne, n'a pas résolu, comme le reste des philosophes spiritualistes, cet effrayant problème. Pour lui, la solution est dans la distinction du *noumène* et du *phénomène :* la *diversité* habite la sphère phénoménale; l'unité plane incorruptible et inaltérable, mais incompréhensible, dans celle du noumène. Enfin, les trois grands systèmes de Fichte, de Schelling et de Hegel, tout en faisant une part de plus en plus large à l'idéalisme, se distinguent de l'éléatisme et du néoplatonisme par la constante préoccupation de respecter, de maintenir, d'affermir même la réalité de l'être individuel et relatif. Comme Spinoza y tendait déjà par sa distinction de l'*attribut* et du *mode*, Schelling et surtout Hegel arrivent à introduire dans l'antinomie insoluble de l'*être* et du *non-être* un troisième terme qui concilie les deux autres : le *devenir.* De la sorte, on n'a plus à se prononcer purement et simplement entre l'être ou le néant pour placer tous les individus ou en Dieu ou hors de toute réalité. Leur place naturelle est dans la sphère du devenir. Ils ne sont pas, ils deviennent : conciliation de l'élément positif et de l'élément négatif qu'Aristote reconnaissait déjà dans tout être contingent; c'est le seul moyen de ne sacrifier ni la *diversité* à l'unité, erreur de tous les systèmes idéalistes, ni l'unité à la *diversité*, erreur de tous les systèmes empiriques. Seulement, comme il est possible de mêler dans des proportions fort diverses et fort inégales l'un au multiple, le fini à l'infini, tous les systèmes de cette troisième classe pourraient se subdiviser indéfiniment suivant la part respective qu'ils font aux deux principes.

Bornons-nous à ces indications générales qui permettent de voir l'immense portée des questions qui se rattachent à l'étude du *principe de diversité.* Pour les développements historiques ou théoriques, voir principalement les articles IDÉALISME, ÉMANATISME, DUALISME, DYNAMISME, EMPIRISME, NÉOPLATONISME, SCOLASTIQUE, MONADOLOGIE, IDÉALISME TRANSCENDANTAL, et les noms des philosophes cités dans le cours de cet article.

— **Allus. litt. Diversité, c'est ma devise,** Allusion à un vers de La Fontaine qui se trouve plusieurs fois répété dans un de ses contes. V. ANGUILLES (pâté d').

DIVERTI, IE (di-vèr-ti) part. passé du v. Divertir. Détourné, dérobé : *Les levées se trouvaient retardées; les deniers* DIVERTIS *ou mal appliqués.* (Anquet.)

— Distrait, détourné : *Attention* DIVERTIE.

Eh quoi ! toujours ma flamme *divertie!*

MOLIÈRE.

‖ Ces deux premiers sens ont vieilli.

— Par ext. Amusé, réjoui : *Nous avons été bien* DIVERTIS *par ce spectacle.*

DIVERTICULE s. m. (di-vèr-ti-ku-le — du lat. *divertere*, détourner). Anat. Appendice creux et terminé en cul-de-sac, qui s'élève à la surface du canal intestinal et communique avec sa cavité.

DIVERTIR v. a. ou tr. (di-vèr-tir — lat. *divertere;* du préf. séparat. *di*, et de *vertere*, tourner). Détourner, éloigner quelqu'un de ses pensées : *Il m'*A DIVERTI *de mon projet. Si notre condition était heureuse, il ne faudrait pas nous* DIVERTIR *d'y penser.* (Pasc.) ‖ Vieux en ce sens.

— Par ext. Soustraire, détourner à son profit : DIVERTIR *les deniers de l'Etat. On l'accuse d'*AVOIR DIVERTI *les fonds qui lui étaient confiés.* (Acad.) ‖ Ce sens a également vieilli.

— Fig. Distraire, apaiser, adoucir, en parlant d'un chagrin : *Vous avez déjà vu que je* DIVERTISSAIS *mon chagrin par mon étude.* (Card. de Retz.) *Cherchant à* DIVERTIR *cette tristesse, nous sommes allés nous promener dans le port.* (Mol.) ‖ Amuser, réjouir, égayer : *La comédie* DIVERTIT *les plus mélancoliques.* (D'Ablanc.) *L'homme est si vain et si léger, que la moindre bagatelle suffit pour le* DIVERTIR. (Pasc.) *Je lis des livres de furie du P. Bouhours et de Ménage, qui s'arrachent les yeux et qui nous* DIVERTISSENT. (Mme de Sév.) *Fabrice, qui sait donner de l'enjouement à la conversation,* DIVERTIT *fort la compagnie.* (Le Sage.)

— Absol. : DIVERTIR *afin d'enseigner est la première qualité requise en poésie.* (Chateaub.)

Se divertir v. pr. S'empêcher, se défendre, s'éloigner.

— Fig. S'amuser, s'égayer, se distraire : *Mettez-vous donc en tête que je ne* ME DIVERTIS *pas toujours si bien que vous pensez.* (Mol.) *Je* ME DIVERTIS *autant à causer avec vous que je laboure avec les autres.* (Mme de Sév.) *Notre princesse se met en quatre pour* SE DIVERTIR. (Mme de Maint.) *Nous continuâmes à* NOUS DIVERTIR *jusqu'à la nuit; alors la veuve du docteur fit sonner la retraite.* (Le Sage.)

. . . Le grand prévôt nous a fait avertir
D'avoir, midi sonnant, à *nous* bien *divertir.*

C. DELAVIGNE.

‖ S'amuser à railler :

Tout passait par son étamine;
Aux dépens du tiers et du quart
Il *se divertissait...*

LA FONTAINE.

‖ Chercher, se donner des divertissements : *Les gens qui* SE DIVERTISSENT *trop s'ennuient.* (Christine de Suède.)

— *Se divertir de*, S'amuser aux dépens de : *Apprendre des sages et* SE DIVERTIR DES *fous : voilà ce qui convient aux hommes sensés.* (Frédéric II.)

Tous ces Normands voulaient *se divertir de* nous.

RACINE.

— **Syn. Divertir, amuser.** V. AMUSER.

— **Divertir, détourner, distraire.** V. DÉTOURNER.

— **Antonymes.** Ennuyer, fatiguer, importuner, obséder.

DIVERTISSANT (di-vèr-ti-san) part. prés. du v. Divertir : *Des lectures* DIVERTISSANT *nos ennuis.*

DIVERTISSANT, ANTE adj. (di-vèr-ti-san, an-te — rad. *divertir*). Propre à divertir, à distraire, à égayer, à récréer : *Un spectacle* DIVERTISSANT. *Une figure* DIVERTISSANTE. *Cette histoire est* DIVERTISSANTE. (Mme de Sév.) *Cet embrassement dénoua la pièce et ferma le théâtre d'une façon très-*DIVERTISSANTE. (Le Sage.) *Oh! mais c'est merveilleux, dit Mme D... en se tordant de rire, et, en vérité, je n'ai jamais vu d'homme à la fois aussi sérieux et aussi* DIVERTISSANT *que vous.* (Alex. Dum.)

Là vous trouvez toujours des gens *divertissants.*

REGNARD.

— **Antonymes.** Assommant, embêtant, ennuyant, ennuyeux, fastidieux, impatientant, insipide, maussade, tannant.